

## Fabien Vallos SVOLTA

Expositions &amp; éditions

Exposition I : Espace pour l'art, 5 rue Réattu, Arles, 16 mai-18 juin 2018

Édition I : impressions A4, enveloppes, journal, carte

Édition II : journal de 4 pages

## EXPOSITION

SVOLTA est une exposition et une édition conçues et réalisées par Fabien Vallos à l'invitation de Lætitia Talbot : Espace pour l'art, 5 rue Réattu, Arles, du 16 mai au 9 juin 2018.

Il s'agit de rendre visible l'hypothèse d'une relation entre deux événements advenus en avril 1964 : la première exposition de Marcel Broodthaers à Bruxelles et la conférence de Martin Heidegger à Paris lors du colloque *Kierkegaard vivant*. La première indiquait une crise entre le poétique et les arts plastiques qui ne trouve de résolution que dans la parodie et l'insincérité. La seconde indiquait la nécessité d'un *tournant* comme achèvement de la métaphysique et comme tâche de la pensée vers l'interprétation du poétique.

L'exposition présente archives, œuvre et édition d'un texte augmenté de marginalia produites, par principe d'hospitalité et de partage d'un commun, par des amis.

## TEXTE

Émettons l'hypothèse que dans l'histoire de l'œuvre soit advenue une crise inégalée et qu'elle ait eu lieu dans les années 1960. Posons alors que cette crise soit déterminée à la fois par le tournant de la métaphysique et par l'apparition d'un art dit conceptuel et critique. Pour cette exposition intitulée *Svolta*, nous voudrions montrer l'épreuve, hasardeuse ou non, de deux événements qui ont eu lieu en avril 1964 : à savoir la première exposition de Marcel Broodthaers à la galerie Saint Laurent à Bruxelles (du 10 au 25 avril 1964) et la conférence de Martin Heidegger donnée à Paris le 21 avril 1964 dans le cadre du colloque *Kierkegaard vivant* (du 21 au 23 avril). La conférence, lue par Jean Beaufret, porte le titre *La Fin de la philosophie et la tâche de la pensée*. J'émetts l'hypothèse,

et même s'il s'agit sans doute d'un hasard, qu'il y a un lien puissant mais occulté entre le principe d'un art dit conceptuel et le principe d'une philosophie qui propose d'achever la métaphysique.

La proposition de Marcel Broodthaers consiste à celer dans le plâtre cinquante exemplaires d'un recueil de poésie intitulé *Pense-bête* et de faire ainsi passer le statut d'une œuvre poétique à celui d'une œuvre plastique. Ce changement de paradigme est justifié par Marcel Broodthaers par un problème d'économie parce que le poétique ne fait pas « vivre ». Cette justification nous la nommons « principe d'insincérité », fondamentale à la compréhension de ce que peut être ce *tournant*. L'œuvre met en jeu une relation dialectique irrésolue (mais certainement insincère) entre le poème et l'œuvre plastique. Cette tension est nommée par Broodthaers « interdit de la lecture » (dans un entretien avec I. Lebeer en 1974) : cela suppose que si l'on veut lire le poème il faille détruire l'œuvre, cela suppose encore que si l'on veut conserver l'œuvre il faille détruire le poème. C'est cette tension qui est fondamentalement nouvelle et conceptuelle. Broodthaers indique encore que les « espaces » de l'un et de l'autre ont toujours été assigné d'un point de vue pratique et idéologique. Est alors profondément conceptuelle la non-assignation précise des espaces de réception. Et cela est en fait l'affirmation la plus radicale de la sincérité possible des formes contemporaines de l'œuvre. Ce qui est insincère est l'assignation de l'œuvre à des espaces déterminés et idéologiques et à l'économie. En somme s'expose pour Broodthaers deux questions cruciales : en quoi s'achève pour la modernité l'épreuve particulière de la poésie ? Dans l'interdit de la lecture. En quoi une tâche particulière et nouvelle est-elle alors ouverte à la poétique ?

Or à la même date à Paris, Jean Beaufret donnait lecture de la traduction d'une conférence de Martin Heidegger intitulée *Das Ende der Philosophie und die Aufgabe des Denkens*. Cette conférence s'ouvre sur deux questions cruciales : en quoi la philosophie comme métaphysique s'achève ? et quelle tâche alors demeure réservée à la pensée ? La métaphysique est ce qui « fonde » (les choses dans les objets, les étants dans l'être) : en cela la métaphysique justifie toute fondation dans l'« effectué », dans l'« objectivité », dans l'« esprit absolu », dans le « processus historique de la production » et dans la « volonté de puissance instituant des valeurs ». La tâche de la pensée consisterait alors à pouvoir penser en dehors de la métaphysique et de la science. Alors ce qui est le propre de la pensée, son « affaire » (*Sache*), est le « mouvement » et l'« état des choses ». Cependant il ne s'agit pas de saisir le mouvement et l'état à partir de l'occultation de la métaphysique (l'effectué, l'objectivité, le rationalisme, la production et l'institution) mais à partir d'un mode de pensée comme « non-retrait ». L'affaire de la pensée serait alors le non-retrait, serait la sollicitation dans le non-retrait. C'est cela que nous nommons le *tournant*.

Quelles sont alors les conséquences pour la pensée de l'œuvre ? L'affaire de la pensée tient lieu d'une crise qui consiste à se détourner de ce qui a été assigné comme espaces idéologiques (à savoir l'effectué, l'objectivité, la raison, la production et l'institution des valeurs). Or c'est précisément le cas pour l'œuvre de Broodthaers et c'est précisément ce qu'il tente de montrer. Si l'affaire de la pensée est de tenir la « barre » pour en maintenir le cap alors l'œuvre est ouverte à la profonde insincérité de l'occulté, de l'économie et de la technique. Si l'affaire de la pensée est le non-retrait alors il s'agit de penser ce qui tient d'un « élément d'aventure »

pour nous ; et s'il s'agit de la poésie, c'est parce que la poésie (*Gedicht*) et le poétique (*gedichtete*) sont l'affaire et la tâche de la pensée.

## ouverture

Chercher consiste à émettre des hypothèses et pour qu'elles prennent corps, cela consiste alors à ouvrir, déplacer, entasser des documents. Cela produit une image, celle des va-et-vient de la pensée, celle des retraits et des accumulations, celle des essais, jusqu'à celle où prend forme ce qui avait été senti et ce qui avait été attendu. L'hypothèse ici, aussi tenue soit-elle, ouvre un champ de recherche et de travail. Ce qui est montré en est une partie : l'image présentée (double page centrale) indique ces lectures et ces mises en liens. Elle contient une réserve qui ouvrira à d'autres gloses.

En core d'autres gloses, qui viennent se construire autour du présent TEXTE, comme autant de marginalia écrites par des amis. C'est-à-dire ceux qui font du liens et ceux qui écrivent et formulent les liens de la pensée. En somme ce que l'on nomme *philosophie*. Nous avons choisi pour cela un ouvrage du xv<sup>e</sup> siècle, publié en 1573 chez l'imprimeur Sessa à Venise : il s'agit de l'ouvrage de Giovanni Fabrini da Fighine (1516-1580), la traduction de l'œuvre du poète latin Horace en langue vulgaire. Ce qui est ici fascinant est la manière avec laquelle les commentaires ne cessent de contourner et de carresser le texte, jusqu'à presque le faire disparaître. Ce qui est fascinant encore est la manière avec laquelle le commentaire ne cesse d'ajouter des niveaux de complexité : en somme commenter et expliquer c'est complexifier, en somme écrire, produire des liens c'est fabriquer cette image de la complexité. Parce que la complexité est la seule forme possible, entre nous, du respect.

Fabien Vallos